

de l'histoire du Maroc. En tentant de réagir aux menaces européennes, le Makhzen a fondé le port de Mogador et transformé Tanger en centre diplomatique portant ainsi un coup fatal à l'économie d'une ville déjà handicapée par sa continentalité et son site.

L'hostilité de la campagne, posée d'emblée, ne résiste pas à l'analyse des auteurs eux-mêmes, qui semblent partagés entre des illusions de citadins et leurs exigences d'historiens. Heureusement le métier l'emporte et ils analysent le rôle joué par Tétouan dans la région, constatent (p. 50) que la majorité des savants sont d'origine rurale, que beaucoup de grandes familles sont autochtones et non morisques, etc.

Agréable et enrichissante, la lecture est contrariée par « la manie » andalouse; le titre est déjà tout un programme : « Tétouan. Ville andalouse marocaine. » Mais les auteurs vont plus loin en affirmant que « *Tétouan est pleinement andalouse, dans son essence même* », que « *le vêtement des femmes mudéjares et de Grenade se retrouve chez les femmes des tribus Jbala de la région* ». Pourquoi les paysannes de ces montagnes ont-elles adopté si facilement un costume étranger? Quelles sont les « traditions ibériques » des tribus Anjra? N'est-ce pas un peu rapide d'affirmer que la cuisine et la musique, héritages andalous, se sont conservées telles quelles?

Voilà en tout cas une lecture aussi agréable que stimulante pour les historiens et les simples curieux. Saluons cette contribution et pardonnons aux auteurs les archaïsmes tels « *dilection* » et autre *prépotence*. Tétouan est apparemment plus favorisée que bien d'autres cités. Ses archives photographiques viennent d'être publiées par S. Mouline dans la collection « Repères de la Mémoire » (Tétouan, Rabat, 1995).

Halima FERHAT

(Institut d'études africaines, Rabat)

Sharq al-Andalus, Estudios Mudéjares y Moriscos, n° 12, Teruel-Alicante, 1995 (Centro de Estudios Mudéjares — Instituto de Estudios Turolenses, Área de Estudios Árabes e Islámicos de la Universidad de Alicante). 714 p., 21 ill.

Avec ce n° 12, la revue *Sharq al-Andalus* change son sous-titre : les « Estudios Árabes » deviennent les « Estudios Mudéjares y Moriscos », édités conjointement par le « Centro de Estudios Mudéjares » de Teruel et l'Área de Estudios Árabes e Islámicos » « de l'université d'Alicante (Espagne).

Mudéjares et morisques étaient des marginaux dans l'Espagne redevenue peu à peu chrétienne au fur et à mesure de la *Reconquista*. Qui étaient-ils réellement, que faisaient-ils au milieu d'une société qui les tenait souvent à l'écart? C'est pour y répondre que fut organisé en mars 1995 à l'université d'Alicante un colloque qui avait pour thème « La Voz (voix) de Mudéjares y Moriscos ». Et ce sont les trente-quatre communications de ce colloque qui, réunies dans cet ouvrage, ont pour but de faire s'exprimer les membres de ces communautés directement sans le truchement des sources chrétiennes.

La première partie du volume est consacrée aux voix des mudéjars, ces musulmans qui demeurèrent en terre chrétienne après la *Reconquista*. Quatre communications se rapportent à des communautés — *aljamas* — de mudéjars de la côte orientale de la péninsule Ibérique, le Levant espagnol. Cette région avait été reconquise bien avant la fin du xv^e siècle, aussi les sources utilisées par les auteurs de ces articles sont des xiv^e et xv^e siècles. C'est aux archives de la couronne d'Aragon (Barcelone) et dans celles du Royaume de Valence qu'Anna Domingo Grabiell a pu se documenter sur les communautés restées musulmanes de ces deux « royaumes » qui, pour conserver leur identité culturelle et religieuse, s'efforcèrent de maintenir l'écriture arabe comme moyen de résistance au conquérant (registres des alfaquís qui y transcrivaient tous les actes de la vie de ces mudéjars). Les trois autres communications sont consacrées à des lieux précis du « Levant » : Elche et Crevillente, par Roser Salicrú Illuch; Játiva, où les archives de la cathédrale ont conservé quatre documents sur les activités financières des mudéjars, par Isabel Bonnet O'Connor; et surtout Guadix : Manuel Espinar Moreno, d'après des archives notariales, a rédigé un long article sur les populations mudéjares qui se soulevèrent en 1490 malgré les accords passés avec le nouveau pouvoir.

Dix communications traitent des morisques, ces convertis plus ou moins par force. Nous arrivons là au xvi^e siècle, la *Reconquista* est achevée, et après 1525 ce fut pour les *moros* la conversion pratiquement obligatoire dans tout le royaume d'Espagne. Il y eut des collaborateurs, il y eut des résistants. Un mémoire bien connu, rédigé en 1567 à la veille de la grande révolte des morisques, par Francisco Nuñez Muley, notable grenadin converti sincère, mais resté un défenseur de la communauté morisque de l'ancien royaume de Grenade, fait l'objet de la communication de Bernard Vincent. En Aragon le terme de morisque fut remplacé par ceux de *nuevo cristiano* et *nuevo convertido* (« Los moriscos aragoneses... » par Gregorio Colás Latorre). En Castille, à Pastrana, les morisques, au nombre de 2000, voulaient être traités d'Andalous — ils venaient de Grenade — et être assimilés aux vieux chrétiens; ils parlaient pourtant en *algarabía* jusqu'en 1566, date à laquelle une *Real Pragmatica* interdit aux morisques de tout le royaume de suivre leurs traditions et de faire usage de l'arabe parlé ou écrit (par Aurelio García López).

Une grande diversité régnait entre les communautés morisques de Vieille-Castille : la plus importante était celle d'Avila composée en 1565 de 206 familles (Serafín de Tapia, « Los moriscos de Castilla la Vieja »). Les autres communications se rapportent aux morisques de Grenade. Signalons celle d'Aurelia Martín Casares sur l'esclavage dans lequel tombèrent les morisques révoltés de la Alpujarra à partir de 1568 (« De la esclavitud a la libertad... »). La famille morisque la plus importante du royaume de Grenade, convertie, parvint à s'assimiler à l'aristocratie espagnole (« ... El origen de la Casa de Granada », d'Enrique Soria Mesa). Comment les élites morisques parvinrent-elles à s'intégrer à la communauté chrétienne? Javier Castillo Fernández donne l'exemple de la ville de Baza où les mudéjars s'étaient massivement convertis, et il cite le cas de la famille Enríquez, qui, en 1778, se constitua une généalogie remontant à Enríque Enríquez de Gazmán, *almirante de Castilla* vers la fin du xv^e siècle-1504 (« Luis Enríquez Xoaida... »). Juan Abellán Pérez signale l'importante source de renseignements sur les morisques que constituent « Los Libros de Apeos y Repartimiento » dans les archives de la « Real Chancillería » de Grenade (« La voz de los moriscos... »).

La troisième partie du présent volume concerne les œuvres littéraires de nos musulmans ibériques, mudéjars ou morisques. Mikel de Epalza en cite plusieurs en précisant que la langue employée montre la condition sociale de leurs auteurs : le *Breviario Sunni* de 'Isa Ax-Xadhili, de Ségovit (1454-1462), est rédigé en castillan, puis traduit en arabe; la *Fetwa* du *mufti* Al-Magrawi, du début du xvi^e siècle, est d'abord écrite en arabe puis en castillan : elle donne aux musulmans convertis les règles de conduite pour suivre les pratiques islamiques; et le mémorial déjà mentionné de Francisco Nuñez Muley. Bon nombre de voyageurs et de pèlerins mudéjars ont laissé des récits de leurs pérégrinations; le plus connu, qu'étudie Francisco Franco Sánchez, est la *rihla* d'Ibn as-Sabbāh (m. apr. 895/1490) rédigée en arabe en partie dialectal.

L'auteur le plus célèbre, en langue *aljamiada* — espagnol écrit avec des caractères arabes — est le « Mancebo de Arévalo ». Il fait ici l'objet de deux communications : dans l'une, sur le « Breve Compendio de nuestra Santa Ley y Çunna » rédigé par un alfaquí nommé Baray de Reminyó avec l'aide du susdit « Mancebo », Luis F. Bernabé Pons précise que *Baray* est en réalité *Bray*, forme mudéjare navarraise d'Ibrāhīm (début xvi^e s.): dans la seconde, « Nuevas hipótesis sobre el Mancebo de Arévalo », María-Jesús Rubiera Mata émet l'hypothèse que ce personnage, dont les œuvres sont empreintes de spiritualité chrétienne, serait un juif converti d'abord au christianisme, puis à l'islam.

La littérature morisque *aljamiada* ne disparut pas avec l'expulsion de 1609-1614 : de nombreux morisques andalous, réfugiés en Tunisie, continuèrent à écrire en castillan dialectal *aljamiado*, tout en pratiquant l'arabe; ils ont laissé des textes poétiques, des biographies de personnages religieux, etc. Abdel-Hakim Gafsi Slama mentionne entre autres un traité complet d'artillerie (« Aproximación al estudio de los textos en árabe de los moriscos-andalusíes en Tunisia »).

Deux séries de documents n'ont pas été oubliées : les manuscrits récemment découverts à Ocaña (Tolède), écrits en castillan-tolédan, langue usitée par les mudéjars au xiv^e siècle; l'un d'eux contient des *algacias* (*al-waṣīya*), conseils religieux et moraux (comm. de Carmen Martínez Albarracín et de Joaquina Albarracín Navarro); puis les manuscrits dits de la Junta, trouvés à Almonacid de la Sierra en 1884 (Aragon), analysés par Jesús Zanón : il s'agit de documents grammaticaux pour enseigner l'arabe aux mudéjars et aux morisques aragonais. Enfin, il faut considérer comme faisant partie de la littérature morisque le conte de l'époque de la Renaissance, *El Abencerraje* (comm. d'André Stoll, « Avatares de un cuento del Renacimiento... ») et celui dit « La leyenda de la doncella Carcayona » dont plusieurs versions furent écrites dans la Péninsule au xvi^e siècle (comm. de Pino Valero Cuadra).

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'art mudéjar en Aragon. Citons la communication de Bernabé Cabañero Subiza sur les ateliers de décoration architecturale de la Marche supérieure du x^e s. au xv^e s. (Saragosse, Tudela, Huesca), et celle de Beatriz Rubio Torrero sur les plafonds mudéjars de Tétel.

Pourquoi avoir mis les ultimes communications sous l'épithète « Notas »? La *nota* de Luce López Barralt, de l'université de Puerto Rico sur un manuscrit de thème morisque découvert dans la Bibliothèque du palais royal de Madrid, dû à la plume d'un morisque

venu à Tunis après l'expulsion de 1609, est un véritable article. Signalons pour terminer l'importante bibliographie « morisque » publiée à la fin de l'ouvrage.

Ce n° 12 de la revue *Sharq Al-Andalus*, dont nous n'avons pu, en raison de leur nombre, mentionner tous les articles ou communications, se révèle très important pour la connaissance de cette minorité occidentale qui dut quitter sa patrie, et qui fut obligée de s'insérer dans de nouvelles patries pas toujours très accueillantes. Mais il ne faut pas oublier qu'un certain nombre de mudéjars, devenus morisques, se mêlèrent à la population espagnole, dont d'ailleurs ils faisaient partie : devenus chrétiens, après plusieurs générations, il n'y avait plus guère de différence entre vieux et nouveaux chrétiens. Et ce n'est pas le moindre intérêt de ce colloque que d'avoir permis l'étude des différentes communautés morisques, qu'elles soient d'Aragon, de Castille, du Levant ou du royaume de Grenade, qui ne parlaient pas toutes la même langue, mais qui, dans la plupart des cas, voulaient préserver leur identité.

Chantal de LA VÉRONNE
(CNRS, Paris)

Christophe JAFFRELOT, *L'Inde contemporaine de 1950 à nos jours*, Fayard, Paris, 1996. 23,5 × 15,5 cm, 742 p., annexes [chronologie (6 p.), bibliographie par chapitre (31 p.), glossaire (6 p.), index des noms de personnes (11 p.), index des noms de lieux (5 p.), cartes].

L'ouvrage publié sous la direction de Christophe Jaffrelot fait suite à celui de Claude Markovits³. Leur construction est identique bien que celui de Chr. Jaffrelot soit un peu plus volumineux : chronologie, bibliographie, glossaire, index des noms de personnes et index des noms de lieux. Pas moins de trente-deux contributeurs sont réunis. Comme le titre l'indique, l'intention des auteurs est de présenter au grand public un tableau aussi complet que possible de l'Inde actuelle, même si la perspective historique domine. L'ouvrage est divisé en quatre grandes parties. La première (p. 21-198) « Politique et Économie : la voie indienne et ses transformations » insiste sur l'originalité de l'expérience indienne, tout en mettant en lumière la dynamique de changement mise en œuvre par ses dirigeants. La deuxième partie (p. 199-288) « L'Union indienne ou la gestion politique de la diversité » concerne au premier chef un problème ardemment débattu dans le sous-continent qui est souvent résumé par l'expression

3. Claude Markovits (sous la direction de), Fayard, 1994. Voir *Bulletin critique* n° 12, 1995, p. 186.